

DOSSIER DE PRESSE

MOHAMMED EL KHATIB

Finir en beauté

28.05-29.05

Salle Charles Apothéloz



DISTRIBUTION

Texte et conception :

Mohamed El Khatib

Environnement visuel :

Fred Hocké

Environnement sonore :

Nicolas Jorio

Avec :

Mohamed El Khatib

Production :

Zirlib

Coproduction :

Tandem Douai-Arras/Théâtre d'Arras

le Théâtre de Vanves

le Centre Dramatique

National d'Orléans/Loiret/Centre

la Scène Nationale de Sète et du Bassin de Thau.

Avec le soutien de :

Association Beaumarchais -SACD

Festival actOral

Fonds de dotation Porosus

Ce texte a bénéficié de l'aide à la création du CnT, il a reçu l'aide à l'écriture et l'aide à l'édition de l'Association Beaumarchais-SACD, une bourse de la Région Languedoc-Roussillon. Il est édité aux éditions Les Solitaires Intempestifs en France (et L'L édition pour la Belgique)

Création le 1er octobre 2014

au Festival Actoral, Marseille



MOHAMED EL KHATIB

28.05-29.05

La Kantina

Samedi 28.05 14h30

Dimanche 29.05 14h30

Durée: 1h

Théâtre

Tarif S

ou Abo' week-end au

tarif M pour 4 spectacles

PRÉSENTATION

Mohamed El Khatib voulait écrire un texte à partir d'entretiens réalisés avec sa mère. Le 20 février 2012, la mort interrompt tout. Sur le lit d'hôpital, sa mère l'interroge: « Pas d'opération ni rien ? - Non, rien. Ils ne peuvent plus rien faire. »

L'émiettement intérieur du fils orphelin s'incarne dans un récit discontinu, servi par une forme composite: extraits de journaux, emails envoyés et reçus, messages téléphoniques, sms, bribes d'échanges avec le père, transcriptions d'enregistrements, vidéos... Le matériau intime embrasse fiction et documentaire. Ces instantanés de vie évoquent avec délicatesse la famille, le pays, la langue maternelle, le souvenir, le deuil. À travers cette cartographie émouvante, mais aussi caustique et souvent drôle, Mohamed El Khatib, seul en scène, porte ce récit autobiographique.



Finir en beauté © Donadio/ActOral

NOTE D'INTENTION

De même que je n'ai jamais pu dissocier mon écriture du plateau, je n'ai jamais pu éviter d'apporter le réel tant sur scène que dans mon travail d'auteur. Dans mon théâtre, le document est un atout, un outil, l'essence même de ce qui va faire écriture et représentations. C'est le cas avec *Moi, Corinne Dadat*, pièce où je fais participer réellement une femme de ménage rencontrée par hasard. Ici, avec *Finir en beauté*, cette logique est poussée à son paroxysme puisque le matériau principal tient à un événement à la fois exceptionnel et banal, en tous cas universel et totalement privé : celui de la mort de ma mère.

Dès lors, j'ai reconstruit une sorte de journal écrit - en partie sur des carnets - à partir du 20 février 2012, jour de la mort de ma mère. A débuté alors un travail de mémoire, de deuil, qui s'attache à revisiter les lieux et le paysage après la bataille... Un travail en forme d'introspection mais surtout d'observation et de captation du réel afin de faire ressurgir des détails, des impressions, des souvenirs : il n'y a plus d'intermédiaires entre l'auteur, sa vie, son écriture et le spectateur. S'engage ainsi une conversation intime avec ma propre vie, mais aussi avec le médium théâtre lui-même : sans jamais avoir abordé jusqu'à présent frontalement l'autoportrait, ni m'être mis directement en scène, j'ai cette fois franchi le cap du plateau pour porter moi-même ce récit dans une dimension dès lors performative et singulière ; le temps d'une représentation, d'une communion pour partager avec un public cette parole fragile sur la question universelle du deuil. J'avais écrit dans mon premier texte, À l'abri de rien, que le monde se divise en deux parties égales, ceux qui ont perdu leur mère et ceux qui vont avoir mal de la perdre. Je partagerai cette expérience intime du deuil dont chacun pourra trouver un écho personnel.

Au départ était la question de la langue maternelle - l'arabe - qui s'est par ailleurs révélée une barrière supplémentaire face à une langue médicale elle-même « étrangère ».

Et là, très rapidement, un constat s'est imposé : à peine entamée, ma recherche s'est éloignée du chemin tracé ; en lieu et place du dialogue entre une mère et un fils, je me suis trouvé confronté à l'héritage de cette langue-mère qui n'est plus vivante. C'est alors, à travers le deuil, que j'ai redécouvert cette incarnation des deux cultures de part et d'autre de la Méditerranée.

Finir en beauté est donc une expérience à la première personne, où l'esthétique du retranchement domine : disparition des personnages, des codes d'écriture, de la narration classique ; la parole est livrée en prise directe avec l'auditeur. Il s'agirait d'un essai ou d'une expérience théâtrale où quelques figures traversent bien le paysage esquissé de cette fresque familiale, mais où l'actrice principale demeure la mère absente.

Je combine un récit autobiographique avec des éléments fictionnels, des éléments importés de la réalité que je redessine, recompose au fil de ce journal. C'est ainsi que je me mets en scène dans les conditions du réel tout en assumant une part de fabulation. Concevoir l'oeuvre comme fragment, c'est la possibilité d'organiser une histoire en interrogation, en recherche constante et laisser de l'espace à l'autre. J'ai souhaité une réalité trouée, friable et infiniment plus mystérieuse que n'importe quelle histoire inventée, pour permettre la coexistence et l'interpénétration réciproque du réel et de la fiction.

Pour interroger les regards qui se concentrent sur cet événement-limite, j'utilise l'ensemble des réflexions, anecdotes, témoignages, condoléances qui me sont parvenus, par différentes voies de communication. J'ai également traduit de l'arabe au français avec ce que cela implique de déperdition, de trous - l'intégralité des conversations enregistrées les 12 derniers mois avec ma mère, à l'hôpital où elle s'est éteinte. La texture sonore donne à entendre les mots et le déclin physique de l'émission même de la parole. D'autre part, j'ai écrit une série de micro-récits, à la manière d'une caméra subjective. Des éléments qui permettent également d'insuffler distance et légèreté, désamorçant par là même toute forme de lamento pathétique. Ces matériaux hétérogènes permettent d'aborder le récit sous différents angles comme autant de prismes de distanciation qui contribuent à rendre ce deuil non plus « anecdotique » mais partageable par tous.

NOTES DE CARNET

«Ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort». Ah ?

La mort tranche le quotidien alors survient la construction affolée de l'avenir.

Tout le monde suppute - je le sens - le degré d'intensité d'un deuil.

Futilité croissante inévitable.

Pour la première fois depuis quelques jours, idée acceptable de ma mort.

Penser à piquer, entre autres, cette phrase de Barthes, il a tout dit dans son Journal de deuil : «Beaucoup d'êtres m'aiment encore, mais ma mort ne tuerait aucun d'entre-eux.»

Ne pas dire deuil, trop psychanalytique. Je ne suis pas en deuil, j'ai du chagrin.

Tout le monde est très gentil avec moi pourtant je me sens seul.

L'état d'abandon devient chez moi exacerbé.

[-] : Le tiret sépare deux dates. Pour ma mère par exemple, 1950 - 2012. Toute sa vie est contenue dans ce tiret.

On n'écoute pas les vivants comme on entend les mourants.

Acte de décès n°288.

D'avoir dit à ma mère qu'elle était médicalement condamnée a-t-il accéléré le processus de fin ? Est-ce que je porte la culpabilité de cette annonce ? Je ne le crois pas.

Il faudrait inscrire à l'entrée des Unités de Soins Palliatifs : «Il faut que vous sachiez que vous êtes là pour mourir».

- Tu sais ce que tu es ? - Non. - Tu es un putain de nécrophile...

La mort ne rend pas plus fort, elle fragilise.

MOHAMED EL KHATIB

Texte, conception et interprétation

Il n'a pas été l'assistant de Wajdi Mouawad. A intitulé son dernier texte *Tous les tchéchènes sont pas des menteurs*. A vécu à Mexico. Réalise des courts-métrages. Attend impatiemment d'être victime de discrimination positive. S'astreint à confronter le théâtre à d'autres médiums (cinéma, installations, journaux) et à observer le produit de ces frictions. Après des études de Lettres, un passage au CADAC (Centre d'Art Dramatique de Mexico) et une thèse de sociologie sur « la critique dans la presse française », il cofonde en 2008 le collectif Zirlib autour d'un postulat simple : l'esthétique n'est pas dépourvue de sens politique. Il a entamé avec *À l'abri de rien* une réflexion sur la notion de deuil, et cela pour les 15 prochaines années.

Depuis 2011, Mohamed El Khatib est accompagné par L'L - lieu de recherche et d'accompagnement (Bruxelles). Il y développe une recherche autour des écritures de l'intime et tente d'en explorer, jusqu'à épuisement, différents modes d'exposition anti-spectaculaires. En 2014-2015, il est artiste associé au Centre Dramatique National Orléans/Loiret/Centre.

FRÉDÉRIC HOCHÉ

Environnement visuel

Plasticien, il travaille l'image sous toutes ses formes : photographie, peinture, dessin, vidéo, animation, lumière, scénographie... À côté d'un travail de recherche personnel principalement tourné vers la pratique photographique et l'installation, il travaille depuis de nombreuses années pour le spectacle vivant. Il co-dirige la compagnie Sans Soucis et For Want Of A Better, collabore avec Habaquq, le Clair-obscur et anime avec Violaine de Cazenove un laboratoire en scénographie.

NICOLAS JORIO

Environnement sonore

Guitariste autodidacte, il évolue dans de multiples formations à la croisée du rock expérimental et de l'électronique. Il a pu enregistrer de nombreux disques, et se produire dans les endroits les plus variés, de Paris à Rome ou Berlin, du Mac/Val au festival City Sonics, de La Route du rock au Théâtre de la Bastille ou au Confort Moderne. Parallèlement, Nicolas Jorio n'a cessé de développer son travail en solo - très lié à son instrument électrique et au « traitement » de cette électricité -, souvent en collaboration avec des créateurs issus d'autres disciplines : plasticiens (Saâdane Afif, François-Xavier Courrèges), écrivains (Régis Jauffret). Invité régulièrement à participer sur France Culture, à l'Atelier de Création Radiophonique (Minizza, Huysmans), il a, en 2013, pour les 50 ans de cette même station, au Palais de Tokyo, accompagné deux nuits durant des lectures à l'invitation d'Alexandre Plank.



Mohamed El Khatib © Anthony Anciaux